

DES APPRENTIS SOCIOLOGUES A L'EGLISE :***Une étude comparée du rapport à l'objet en sociologie¹***

(Article paru dans le n°6 de la revue Cellule GRIS, juin 2000)

L'apprentissage à la recherche des étudiants en sociologie de l'université de Rouen se poursuit en second cycle. Ainsi il existe au niveau de la Licence un système original d'Ateliers où les étudiants, réunis par groupe de dix, mènent une année durant et sous la direction d'un enseignant, une recherche de terrain se concluant par la rédaction d'un rapport de recherche et une communication à un colloque de fin d'année². Mais à côté de ce dispositif, les enseignants ont recours aussi à d'autres montages pédagogiques ponctuels susceptibles de mobiliser les énergies étudiantes sur un objet de recherche particulier et contribuant à l'acquisition du métier de sociologue, comme au recueil d'informations à caractère sociologique. Lors de ces travaux, les enseignants demandent souvent aux étudiants d'enquêter par binôme pendant quelques semaines sur un objet, ou une question déterminés (les modalités d'application des 35 heures dans les entreprises de la région, la rénovation d'un quartier, une monographie d'institution, l'observation d'un événement public, les trajectoires professionnelles ou résidentielles des parents des étudiants, etc.) et d'écrire un texte rendant compte de leur démarche. Ces « travaux pratiques » sont demandés dans le cadre d'enseignements de spécialité (sociologie du travail, de la culture, urbaine, etc.)³, ou

¹ Je remercie Yamina Bensaadoune, Yankel Fijalkow, Charles Gadéa, Jean-Louis Le Goff, Bernard Lehmann, Jacques Rollet, Charles Suaud pour leurs remarques autour de ce texte.

² Pour une présentation approfondie du système des ateliers (Gadéa et Soulié, 2000).

³ Voir dans ce numéro la contribution de Yankel Fijalkow, centrée sur l'apprentissage à la recherche en sociologie urbaine en Licence.

d'enseignements de méthodologie, méthodes de terrain. La lecture en est généralement plus intéressante que celle des copies de fin de semestre, et les notes sont rarement inférieures à la moyenne.

En raison du nombre important d'étudiants, l'encadrement reste assez lointain, les étudiants disposant alors d'une grande liberté pour développer leurs investigations, ce qui les conduit parfois à faire preuve d'une certaine inventivité à la fois méthodologique et conceptuelle. La souplesse du cadre permet aux étudiants de mobiliser des compétences variées et de faire surgir des terrains comme des opportunités parfois inattendus. Ce genre d'expérience permet donc à la fois de poursuivre l'initiation au travail de terrain amorcée en D.E.U.G⁴, de produire des données sociologiques, ainsi que de révéler aux yeux de l'enseignant, - comme des étudiants -, les potentialités de ces derniers, tout comme leur capacité à s'investir dans une recherche de terrain. Les travaux réalisés sont d'ailleurs souvent assez conséquents, et intellectuellement stimulants, même si leur évaluation et mise en forme (notamment quand l'enseignant tient à offrir un « retour » systématique aux étudiants avant la fin du cours) demandent beaucoup plus de temps que de simples copies d'examen.

Lors d'une expérience initiée en 1998/1999 dans le cadre d'un cours d'épistémologie / méthodologie de Licence, et reconduite en 1999/2000, nous avons demandé aux étudiants d'observer par binôme un office religieux de leur choix, puis de rédiger un compte-rendu circonstancié. Le choix de l'objet s'explique par des raisons à la fois théoriques et pratiques. D'une part la sociologie des religions tient une place peu importante dans le cursus, alors que cette spécialité permet pourtant de poser toute une série de questions sociologiques essentielles relatives à la croyance, comme à la formation des groupes sociaux. D'autre part, cet objet est aisément accessible et fournit un matériel d'observation extrêmement riche. La première année, nous avons lu trente trois travaux (soit 873 pages en tout hors annexes, le nombre moyen de pages par travaux s'élevant à 26 et s'échelonnant de 7 à 95, c'est dire l'investissement de certains dans ce travail...), les

⁴ Cf. la contribution de Marie Christine Bonte dans ce numéro relative aux D.E.U.G 1.

trois quarts portant sur le culte catholique, cinq sur le culte protestant, deux sur la prière du vendredi et un seul sur le culte juif. La majorité des étudiants sont allés vers ce qu'ils connaissaient déjà, en l'occurrence le culte catholique. Le protocole d'observation proposé aux étudiants est reproduit ci après. Il était accompagné d'annexes⁵, et les étudiants disposaient d'un mois et demi pour faire ce travail.

LICENCE DE SOCIOLOGIE, UNIVERSITÉ DE ROUEN

ANNÉE 1998/1999

COURS DE MÉTHODOLOGIE/EPISTÉMOLOGIE DE MR SOULIÉ

EXERCICE D'OBSERVATION

Afin de concrétiser l'enseignement de méthodologie et recueillir des informations relatives à la vie religieuse en Normandie, je vous propose un exercice consistant en l'observation d'un office religieux. Ce peut être un office catholique, protestant, juif, ou autre. L'essentiel est d'avoir quelque chose à observer, décrire. Vous travaillerez ici en binôme, c'est-à-dire par deux, en rendant un travail pour deux. Il est impératif que les deux personnes fassent le terrain ensemble, mais vous pouvez vous diviser le travail d'observation. Pour affiner votre observation, vous pouvez vous inspirer des deux grilles d'observation ci-jointes, en les adaptant bien sûr. L'objectif est de décrire cette cérémonie le plus objectivement possible.

⁵ Les documents reproduits consistaient notamment en :

- Un exercice d'observation proposé par Stéphane Beaud et Florence Weber à la page 171 de leur ouvrage intitulé : *Guide de l'enquête de terrain* (La Découverte, 1997).
- Une grille d'approche utilisée pour l'observation au sein d'une église extraite de l'ouvrage de Henri Peretz intitulé : *Les méthodes en sociologie : l'observation* (La Découverte, 1998) et reproduite page 84.
- Un article de Zohor Djider et Maryse Marpsat « La vie religieuse : chiffres et enquêtes » extrait de *Données sociales*, 1990, (p 376 à 384).
- Le chapitre III de l'ouvrage de Colette Moreux (*Fin d'une religion ? Monographie d'une paroisse canadienne-française*, Les presses de l'université de Montréal, 1969) intitulé « Les rites collectifs ».
- Un extrait du manuel de Claude Rivière (*Socio-anthropologie des religions*, A.Colin, 1997) intitulé « Comment analyser un rite ? » (p 83 à 87).
- L'article de Bernard Lehmann sur l'orchestre symphonique (« L'envers de l'harmonie », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 110, décembre 1995, p 3 à 21).

Vous décrirez :

- la manière dont vous vous y êtes pris pour trouver et choisir cet office
- le cadre géographique et social (quartier, village, etc.) de cette cérémonie (faire une carte si nécessaire et préciser l'heure, la durée, et la date de votre observation)
- le bâtiment lui-même, sa forme, son aménagement intérieur, sa décoration, etc. (faire un schéma)
- le public de manière fine (âge, sexe, habillement, origine sociale) en faisant si possible des comptages (nb de personnes par rang multiplié par nombre de rangs), en étudiant sa répartition spatiale, sa composition, ses manières d'être, sa participation à l'office, etc.
- le personnel qui officie (prêtre, rabbin, enfants de chœur, habillement, hexis corporelle, etc.)
- la cérémonie elle-même et ses principales étapes en rapportant les mots clefs, les rites, les actions, etc. Soyez attentifs aux détails, n'oubliez pas de noter ceux qui vous ont marqués, choqués, étonnés, etc. Dites pourquoi.
- la fin de la cérémonie, le départ des fidèles (comme leur rassemblement initial) les usages sur le parvis de l'édifice, etc.

Dans la mesure du possible, essayez de bien vous placer, de façon à avoir une bonne vue d'ensemble. La prise de notes doit se faire juste après la cérémonie, sinon vous risquez d'oublier. Essayez de tester et d'enrichir vos observations par des entretiens avec des participants, en écoutant les conversations, en parlant avec les officiants, etc. Eventuellement, assistez préalablement à un ou deux offices (dans le même lieu ou dans des lieux différents), de manière à aiguïser votre sens de l'observation, à perfectionner votre guide d'observation, etc. Visitez l'édifice religieux quand il est vide, ramassez les documents disponibles, etc. De manière générale, sachez saisir toutes les opportunités qui se livreront à vous afin d'enrichir votre travail.

Dans votre compte-rendu, suivez un ordre chronologique. Dans l'introduction, vous ferez part de votre rapport à l'objet, de vos attaches éventuelles (si vous êtes croyant, pratiquant, ou si quelqu'un l'est dans votre entourage, inversement si vous êtes athée militant, indifférent, ou encore si vous êtes habitant de ce village, si l'assistance ou le prêtre vous connaît, etc.). N'oubliez pas aussi de parler de votre éprouvé subjectif (angoisse, sentiment d'étrangeté, de trop

grande familiarité, etc.), comme de vos sensations. C'est à cette condition que vous réussirez à contrôler au mieux votre rapport à l'objet. En conclusion, vous pouvez faire votre autocritique, proposer des enquêtes complémentaires, décrire les difficultés rencontrées, etc. Enfin, et pour finir, vous vous demanderez ce que les personnes viennent faire en assistant à un office religieux. Quelle est la fonction sociale remplie par ce genre de rassemblement ? N'oubliez pas non plus de vous appuyer sur les documents donnés en annexe, le cours de sociologie des religions de DEUG, votre lecture *Des formes élémentaires de la vie religieuse* de Durkheim, vos autres lectures, etc.

L'objectif de cet article est de rapporter l'essentiel des observations étudiantes, puis d'initier une réflexion tant méthodologique qu'épistémologique sur l'apprentissage du travail de terrain par des étudiants de second cycle. Après avoir décrit le public, les officiants du culte catholique⁶ et la diversité de « l'offre religieuse » locale, nous approfondirons la question du « rapport à l'objet » des étudiants et de ses effets proprement scientifiques. Comparant les contributions étudiantes et les rapportant notamment à la trajectoire religieuse de chacun, nous essaierons d'identifier les rapports à l'objet qui, dans le cadre de cette expérience, se sont avérés scientifiquement les plus productifs.

Un public très conforme

Du kaléidoscope des observations étudiantes une image du culte catholique se dégage, pas forcément originale, mais cohérente. Ainsi, les caractéristiques socio-démographiques générales du public (clairsemé, particulièrement âgé et féminin notamment lors des messes de semaine, etc.), sont conformes aux tendances nationales rapportées par Djider et Marpsat (Cf. note 3).

⁶ Nous parlerons essentiellement de ce culte, attendu que les données recueillies sur les autres cultes sont éparpillées et fragmentaires. Nous avons néanmoins reproduit *in extenso*, dans le *Journal des Licences* de sociologie de l'université de Rouen, trois observations étudiantes : une portant sur un culte Zen et deux sur des offices protestants.

Messe ordinaire de 18 h30 du jeudi 25 février 1999 à l'abbaye St Georges de Boscherville

« 18h20 : Les cloches de l'abbaye St Georges sonnent. Je suis dans ma voiture, sur le parking. La place de l'église est déserte.

18h25 : J'entre dans l'église. Une petite dame âgée trotte dans le chœur à pas menus en chantant. Elle semble préparer l'autel et fait des allers et venues entre la sacristie et le chœur. Je suis seule dans l'église.

18h28 : Arrivée d'une jeune fille « sans âge » (l'air jeune, mais habillée comme une femme âgée). Elle fait le signe de croix en s'agenouillant vers l'abside, me salue de la tête et emprunte la nef pour rejoindre le chœur. Elle embrasse la petite dame qui prépare l'autel.

18h29 : Entrée d'une dame entre 50 et 60 ans. Elle se signe, et rejoint, par le même chemin, les deux autres femmes. Embrassades.

18h30 : Deux hommes rentrent chargés de cartons. Ils ont entre 50 et 60 ans. Ils font le signe de croix et une gémulation en direction de l'autel, puis passent près de moi. (...)

18h36 : Une dame distinguée, voire même sophistiquée dans son apparence, la cinquantaine, arrive en retard. Elle se signe et court, après m'avoir saluée de la tête, sur la pointe des pieds jusqu'au chœur en prenant toujours l'allée droite de la nef. Elle s'installe avec les autres qui la saluent, puis se tourne et d'un signe de la main me propose de les rejoindre. Je me rapproche, mais je reste près d'un pilier du transept dans l'allée droite près de la sacristie. L'office commence ; il y a dans l'abbaye quatre femmes (qu'on pourrait qualifier de « militantes »), un homme, le prêtre et moi. L'effectif des fidèles restera inchangé pendant toute la cérémonie. »

Julie Lefèvre

Messe de 17h 30 du lundi 2 février 1999 à l'église St Clément de Rouen

« Les pratiquants du lundi sont peu nombreux. Ils n'étaient que 25, dont 23 dans le chœur même et deux femmes espacées l'une de l'autre au premier rang dans

la nef. A cela, il faut ajouter notre présence qui compte pour deux personnes. Par conséquent, nous étions 27 à assister à la messe. Les 23 personnes du chœur étaient très âgées (60 ans minimum). Sur les 25, on remarque seulement trois hommes. Par contre, une seule femme était beaucoup plus jeune (40/45 ans) et c'est peut être pour cela qu'elle se tenait à l'écart et qu'elle ne s'est pas introduite dans le chœur avec les autres. Tous étaient vêtus de manteaux mi-longs ou longs. Et toutes les femmes portaient des jupes avec des bas à varices et des chaussures plates, ce qui souligne leur âge avancé. (...) Les femmes avec leur bonnet, qui étaient les plus vieilles et les plus mal en point physiquement, se situaient au premier rang auprès du curé. Ce qui peut être rapproché du fait que le prêtre du lundi parle particulièrement bas. Quand aux hommes, ils ne portaient pas de jean, mais des pantalons de toile ou de velours, ce qui peut s'expliquer par leur grand âge. Ils se situaient plutôt dans les derniers rangs du chœur et accompagnaient sans doute leur femme. »

Nathalie Callais, Gaëlle Lettelier

Lors des messes de semaine, les effectifs sont généralement limités, et aux dires des prêtres rencontrés, le public des dimanches tend lui aussi à se raréfier. Dans son ouvrage sur les rites catholiques Maurice Gruau (curé d'Appoigny en Bourgogne et enseignant à Paris 7) écrit notamment: « *Les dimanches ordinaires, le chœur de l'abbatiale de Pontigny ou celui de la cathédrale d'Auxerre suffisent à recevoir les fidèles. Autrement dit, l'espace jadis réservé au clergé suffit pour contenir toute l'assemblée des fidèles.* » (Gruau, 1999, p 132) La pratique religieuse semble aussi corrélée avec l'âge, la proximité croissante avec la mort favorisant peut être un retour vers la religion. Et de fait, le culte des morts est une pièce essentielle de toute religion⁷. D'un autre côté, la prépondérance des personnes âgées s'explique peut être aussi par leur socialisation dans un monde

⁷ « En questionnant deux femmes, j'ai appris qu'elles ont été mariées toutes deux pendant plus de 40 ans. Elles sont veuves et veulent se rapprocher de Dieu et de leur défunt mari. » (Yohann Ratel). Une informatrice âgée confiera aussi « avec beaucoup d'émotion » à une enquêtrice : « qu'elle même ne savait pas si elle retrouverait un jour son mari décédé il y a quelques années, et a poursuivi en disant « peut-être ». Pour finir, elle racontera que dans sa résidence, une femme vient de perdre son mari et qu'elle avait un double chagrin. Parce qu'à sa disparition, s'ajoutait le fait qu'elle ne soit pas parvenue à convaincre son mari d'avoir la foi et que par conséquent, elle ne savait pas si un jour ils seraient à nouveau réunis. » (Marine Leroux, Jeanne Levasseur)

beaucoup plus religieux. La sur représentation féminine a sans doute des causes démographiques. En effet, on sait que les femmes meurent généralement plus tard que les hommes, d'où une proportion importante de femmes, et sans doute aussi de veuves.⁸ Mais le public de semaine diffère de celui du dimanche, qui comprend plus de jeunes, notamment semble-t-il dans les paroisses les plus bourgeoises.

Messe dominicale du 21 février 1999, église de Notre Dame des Anges, Bihorel

« Les adolescents portaient presque tous le costume des scouts, c'est-à-dire : une chemise rouge avec plusieurs écussons sur les manches et un foulard autour du cou, le coordinateur Alain étant leur instructeur ou responsable. Les enfants plus jeunes étaient certainement ceux des écoles catholiques de Bihorel. Ils étaient accompagnés, à première vue, d'une institutrice. (...) Les enfants de chœur sont au nombre de 8, dont 6 filles. Ce qui est, selon nos informateurs, un changement récent, les petites filles n'ayant pas le droit jusqu'alors d'être enfant de chœur. Peut-on parler dans ce cas d'ouverture d'esprit de la part du clergé ou n'est-ce pas seulement là, la preuve concrète de la désertion de l'Eglise par les jeunes ? (...) Le groupe des enfants de chœur est donc composé de deux adolescents d'une quinzaine d'années et de six fillettes de moins de 10 ans. Ils portent tous une aube blanche avec une ceinture tressée rouge. On ne voit pas leurs pieds et leurs mains restent la plupart du temps cachées dans leurs manches. Ils ont tous les cheveux bien peignés, les filles ayant pour la plupart les cheveux tirés vers l'arrière. (...) Dans l'ensemble, on a remarqué une population plutôt d'allure bourgeoise, même s'ils ne semblent pas porter de tenue particulière pour l'occasion. On reconnaît les mères de famille catholiques à leur jupe plissée, leur veste en laine et au serre tête dans les

⁸ Evoquant la sur représentation féminine, un prêtre dira : « C'est un fait, les femmes sont plus pratiquantes. Elles gèrent pas mal de choses au niveau de l'éducation des enfants, etc... Traditionnellement, on voit plus de femmes à l'église. Dans certains cas, j'ai vérifié quand j'étais petit, que les femmes venaient aux inhumations et les hommes étaient au bistrot. Je pense que les femmes sont plus proches de l'église. Disons dans une famille, un couple, il y en a un plus croyant, et souvent c'est la femme. C'est l'un ou l'autre qui vient. C'est rarement les deux qui viennent à la messe. Il y a quelques hommes quand même, mais globalement il y a beaucoup de femmes. C'est vrai qu'il y a beaucoup de femmes et notamment des veuves. Déjà, les apôtres parlaient des groupes de veuves. » (Catherine Palle, Stéphane Horri) La piété religieuse aurait-elle à voir avec la piété domestique?

L'existence de banlieues privilégiées dans l'agglomération rouennaise et un taux de pratique religieuse supérieur dans les P.C.S cadres supérieurs, professions libérales favorisent l'avènement de paroisses bourgeoises avec scouts et enfants de chœur (ces derniers étant essentiellement présents le dimanche matin).⁹ Dans les églises centrales rassemblant un public plus important et socialement plus diversifié, les observateurs ont remarqué à plusieurs reprises une distribution différenciée des classes sociales à l'intérieur de l'édifice cultuel, avec la bourgeoisie mêlée aux dévots aux premiers rangs et les classes populaires à l'arrière. Cette distribution hiérarchique des fidèles, qui n'est pas sans rappeler des usages plus anciens¹⁰, est particulièrement sensible lors des « messes mondaines » (dites « mondaines » par opposition aux messes de « dévots » de la semaine ou du soir) du dimanche matin à la cathédrale de Rouen, ou à l'Eglise Sainte Croix de Bernay.¹¹

⁹ Pour décrire la bourgeoisie catholique pratiquante, les étudiants ont souvent évoqué le film d'Etienne Chatiliez (« *La vie est un long fleuve tranquille* »), qui les a manifestement beaucoup marqués : « *Le style vestimentaire de la femme restée assise est caricatural de l'idée que je me fais d'une femme catholique française issue des ménages composant les classes élevées de notre société. Tailleur écossais, col rond, collant épais, manteau damassé de type anglais ou « Barbour », petites chaussures à semelle plate. Mais le public, bien que clairement teinté par une composante « familles catholiques de France », est tout de même divers. Le nombre d'enfants, leurs chaussures vernies, leurs cirés, leurs collants blancs pour les filles, les velours pour les garçons, me renvoient à des représentations spécifiques : les manifestants anti P.A.C.S, ou les Duquesnay du film « La vie est un long fleuve tranquille ».* (Alexandre Bourreau, Samuel Bérard)

¹⁰ Visitant l'église St François du Havre, une étudiante remarque que : « *Les bancs sont numérotés dans un ordre croissant partant de l'autel vers la sortie. Ma grand-mère m'a expliqué que dans le temps, il y avait des plaques avec le nom des plus notables du village. Dans son village, les places du devant (« les plus proches de Dieu ») étaient réservées aux « personnes du château. »* (Sabrina Boisseau) On sait aussi qu'autrefois, l'église St Gervais de Rouen comptait deux entrées : une entrée principale sur la façade, réservée aux aristocrates et aux « *familles respectées du quartier* », et une entrée secondaire sur le côté, plus modeste et moins visible, réservée aux autres fidèles (information recueillie par Alexandre Voisin et Yann Portefaix).

¹¹ Assises aux premiers rangs, les classes supérieures bénéficient d'une meilleure visibilité, sont plus visibles, et aussi plus proches du cœur « sacré » de l'église représenté par l'autel.

Messe du dimanche matin à la cathédrale de Rouen (février 1999)

« Tous sont extrêmement bien habillés. Il y a presque autant de styles vestimentaires que de femmes présentes par exemple. On a le sentiment que chacune ici, rivalise de coquetterie. Toutes, à quelques exceptions près, ont dû sortir leurs plus beaux bijoux, ont dû passer un long moment pour se préparer, se maquiller et se coiffer. On a l'impression que chacune d'entre elles est venue pour marier un enfant. Le spectacle est autant visuel qu'olfactif. En effet, les fragrances des différents parfums se mélangent en un ballet assez peu agréable au matin. (...) Certains hommes n'avaient d'ailleurs rien à envier à ces dames. Les costumes étaient de mise, recouverts bien souvent par de longs manteaux, eux-mêmes recouverts au niveau des épaules par des écharpes. Certaines effluves de parfum d'homme parvenaient à surpasser de temps à autre celles des femmes. Il faut cependant relativiser ces propos car force est de constater, même si elles n'étaient pas en majorité, que certaines personnes, d'origine a priori plus modeste, étaient bel et bien là pour pratiquer leur religion, sans pour autant avoir besoin (ou les moyens...), de prendre part au « défilé de mode ». Nous ne disons pas non plus, que toutes les personnes d'origine sociale élevée sont uniquement là pour se montrer, mais également pour prier et assister tout simplement à la messe. Néanmoins, il était important de souligner cet élément qui nous sautait aux yeux, et que l'on appellera « l'apparat » dans notre analyse. »

Benoît Fontaine, Marie
Langlais

Messe de 11 h du dimanche 21 février 1999 à l'église Sainte-Croix de Bernay

« Outre le fait que les femmes âgées d'origine favorisée viennent à pied et arrivent plus tôt que celles des autres classes sociales, nous avons constaté qu'elles ont également un comportement différent. En effet, elles arrivent à

Parlant des classes sociales composant son public dominical, un prêtre officiant en milieu rural expliquera que celles-ci ne se mélangent guère. De manière générale, on note que les prêtres connaissent souvent de façon précise l'origine sociale, et surtout géographique, de leurs « fidèles ».

l'église vers 10h40. Les premières se rassemblent. Nous pouvons en déduire qu'elles se connaissent, sachant que non seulement elles se parlent, mais qu'elles s'embrassent et, selon le prêtre qui officie, échangent quelques mots avec lui. Elles se placent dans les dix premiers rangs et ne craignent pas de laisser leur sac pour « garder leur place », pendant qu'elles vont rejoindre le groupe. Nous pourrions dès lors employer la métaphore théâtrale, chère à Erwing Goffman. Cette attitude donne l'impression de vouloir obtenir les « meilleures places », afin d'assister au mieux et dans les meilleures conditions à la cérémonie religieuse, à la « représentation ». (...) Concernant les habitués d'origine sociale plus modeste, le style vestimentaire est simple : pulls, pantalons et vestes de « tous les jours », le tout plus ou moins accordé et agrémenté de casquette pour les hommes. Les femmes, quant à elles, sont le plus souvent en robes et en jupes, calfeutrées, emmitouflées, camouflées dans de gros manteaux de couleurs sombres (marron, gris ou noir), elles sont peu ou pas maquillées et portent peu de bijoux. Le style est plus populaire : il n'y a pas de couleurs vives, sauf pour les enfants. Par ailleurs, cette volonté de passer inaperçu se retrouve dans l'occupation de l'espace sachant que dans un premier temps, ils ont plutôt tendance à emprunter le déambulatoire et par la suite à se placer dans la seconde moitié de l'église (soit à l'arrière).

Ces comportements contrastent alors avec ceux des classes sociales plus élevées, aussi bien dans le rapport au corps que dans l'occupation du territoire. En effet, le style vestimentaire des hommes est plus recherché que celui des individus de classes modestes : pantalon de velours côtelé beige ou marron, trois-quarts (vert bouteille, marron ou beige), pull-over irlandais à col roulé de couleur claire, écharpe, gants de cuir et casquette verte assortie au trois-quarts selon les cas. On voit ici combien cette tenue contraste avec celle de l'ouvrier ou de l'employé type sachant que les vêtements sont plus coordonnés, soulignant ainsi le sens du détail et de la distinction que l'on retrouve chez leurs compagnes. En effet, celles-ci portent également des couleurs particulières, mariant alors l'écossais de leur jupe, au vert de leur manteau et au rouge, voire au marron, de leurs chaussures plates (mocassins). Ces femmes, généralement plus maquillées, sont également parées de bijoux essentiellement en « or » qui scintillent, attirent notre œil, et poussent notre attention, notre regard, vers elles. Elles ont une gestuelle qui nous « oblige » à les regarder. Ces femmes savent très bien mettre en valeur leurs bijoux, sachant qu'elles effectuent des ronds de bras apparemment involontaires, mais marquant ainsi la différence. De la même façon, pour ce qui est de la répartition dans l'espace, on remarque

que ces individus accèdent à leur place (dans les dix premiers rangs, se joignant aux femmes âgées) par l'allée centrale, jusqu'alors délaissée par les ouvriers. »

Après avoir expliqué que ces différences de classe se retrouvent au niveau de l'hexis corporelle des fidèles, les observatrices ajoutent :

« Ainsi les premiers, c'est-à-dire les bourgeois, se tiennent droits, lèvent la tête et chantent ouvertement alors que les seconds ont tendance à chuchoter (voire à ne pas chanter du tout), à être voûtés, à se cacher, laissant alors apparaître la domination, ce qui en retour renforce la légitimité des premiers. Une fois ces attitudes mises à nu, de nombreux autres aspects viennent conforter cette vision comme, par exemple, le fait que dans le fond de l'église, les gens ne semblent pas se connaître, ne s'embrassent pas, ne se serrent pas la main... Un simple signe de tête suffit : ils ne s'observent pas, ne se regardent pas. Ceci s'opposant à l'attitude dégagée des premiers rangs (...). A contrario, le comportement des femmes d'origine sociale plus élevée est, quant à lui, plus clinquant, ceci se traduisant à travers des effets peu respectueux vis à vis du culte (...) Ainsi, nous avons remarqué qu'elles étaient peu patientes, ceci se traduisant dans la file d'attente. Elles font remarquer leur présence par un claquement sec, net, tintant sur la dalle, et ce, à chaque pas, ce qui contraste avec l'attitude des femmes modestes qui, elles, ont d'ailleurs plutôt tendance à marcher sur la pointe des pieds. Cependant, celles-ci portent le plus souvent des chaussures à talon, alors que les personnes d'origine bourgeoise portent plus fréquemment des chaussures plates. Les talons pourraient-ils alors être perçus comme un symbole d'élévation sociale, afin de diminuer la pression sociale, d'atténuer les différences sociales ? Les talons n'auraient-ils pas alors pour effet de faire « grande dame » ?

Delphine Lefèvre, Isabelle Van Hese

Des prêtres âgés et stressés

Les prêtres rencontrés par les étudiants étaient généralement âgés, voire très âgés, ce qui est conforme aux tendances démographiques nationales. Le *Bulletin d'informations paroissiales* de Louviers / Pont de l'Arche / Val de Reuil de l'année 1999 précise par exemple que sur

cette zone géographique : « *Les prêtres sont moins nombreux. Ils ne sont plus que 7 (moyenne d'âge proche de 70 ans) là où ils étaient encore 15, il y a 10 ans. Combien seront-ils en l'an 2000 ?* » (document recueilli par Emeline Janin et Florence Hue) La crise des vocations¹² est telle, que l'on s'oriente aujourd'hui de plus en plus vers une Eglise sans prêtres¹³. La pénurie de prêtres conduit l'Eglise catholique à redécouper les circonscriptions religieuses, à faire tourner les prêtres sur plusieurs paroisses, à mobiliser les laïcs, etc. Ainsi aujourd'hui, des diacres permanents célèbrent des baptêmes, des mariages, ou président à des inhumations. Mais ce recours croissant aux laïcs n'est pas toujours bien vécu par les fidèles, et les prêtres restants sont de plus en plus sollicités, d'où un stress croissant. Ainsi, un prêtre expliquera à une enquêtrice (Laure Lejeune) que les paroissiens français sont : « *très exigeants, car il fallait que les prêtres soient toujours à leur disposition.* »¹⁴ Tandis qu'un autre, âge de 61 ans et qui prend en charge seul trois églises, insistera sur la complexité de son emploi du temps : « *C'est à se flinguer ! (...) Et en plus, il faut trouver du temps pour prier !* » (Aurélie Facquet et Anne Hélène Gorand). Nous rapportons ici le discours pathétique d'un prêtre

¹² Il y a « *trente ans la moyenne du nombre annuel d'ordinations en France dépassait mille. Elle est maintenant proche de cent : 121 en 1994, 96 en 1995, 128 en 1996, 122 en 1997. On estime qu'actuellement huit cents prêtres diocésains disparaissent chaque année en France.* » (Gruau, 1999, p 205). Pour information, signalons qu'en 1999, et dans le diocèse de Rouen, un prêtre recevait une indemnité de 4.800 f par mois pour son travail. Il s'agit d'une indemnité, et non d'un salaire, car : « *nous sommes considérés officiellement comme vivant de mendicité.* » A cela, il faut ajouter un logement de fonction et les frais pris en charge par la paroisse (E.D.F, eau, etc.).

¹³ C'est donc tout un groupe social qui, à l'instar de celui des « paysans », disparaît peu à peu. D'où l'intérêt de mener des enquêtes à son sujet. Une Maîtrise portant sur la vocation monastique est d'ailleurs en cours dans notre département. Pour une étude sociologique des mécanismes de la vocation (Suaud, 1978).

¹⁴ Témoin la lettre pastorale de l'archevêque de Rouen, Joseph Duval, lue dans les églises normandes en automne 1999. « *Je veux vous mettre en garde contre la tentation de nous intéresser à l'Eglise que par rapport à la satisfaction de nos besoins religieux individuels : un baptême, un mariage, une inhumation, la messe, aux jours, heures, lieux qui nous conviennent le mieux. Profiter de ce que d'autres, prêtres, diacres, religieux ou laïcs ont préparé pour nous, c'est se situer alors en « utilisateur ». (...) Au lieu de dire : « J'exige un prêtre et une messe pour une inhumation dans ma famille. », il faudrait mieux accepter que cette inhumation soit assurée par des laïcs formés et nommés pour cela dans la paroisse, et accepter de faire participer la famille sous forme d'une prière ou d'une lecture. »*

officiant en milieu rural, témoin de la disparition des derniers vestiges de la civilisation paroissiale¹⁵.

Entretien avec un jeune prêtre rural

« - Est ce que c'est un choix de faire plusieurs paroisses ?

Le curé : *Mon Dieu non, ce n'est pas un choix. Je suis rincé... Non, il y a de moins en moins de prêtres, et de plus en plus de paroisses à desservir. Ca n'est pas sans souci pour nous L'idéal, quant on est prêtre dans le rural comme ici, et moi j'aime bien ça les petites églises de campagne, j'aime bien ça. On arrive ici, c'est sympa et tout. L'idéal, - on rêve toujours de ça -, qu'on se l'avoue ou pas... Vous savez : le prêtre du 19ème siècle qui se baladait dans la rue avec son bréviaire à la main. Tiens salut, qui un bonjour aux « bésots » qui passaient... Mais ça c'est fini la vocation bucolique. On rêve, c'est fini...*

Quelque part c'est une grande souffrance pour nous. Parce qu'on court comme des... Les fidèles vous aimez ça, et nous aussi. Et quelqu'un me disait récemment : « Je viens vous voir à la permanence, parce qu'on vous voit plus. » Moi, dans les villages, j'y vais très peu. A Z, j'ai pas mis les pieds à Z depuis je ne sais pas combien de mois. C'est pas génial et puis on va pas fermer ces petites églises de campagne, parce que ce sont des terres de mission, un pan de notre histoire. Parce que c'est émouvant de se retrouver dans une église où on sait qu'il y a des chrétiens qui prient depuis tellement d'années. Et puis il y a tout un passé, même si mon homélie d'aujourd'hui ne voulait pas orienter vers le passé, mais vers l'avenir, l'avenir autour du Christ. Mais l'évêque qui fait chaque année les nominations, ça doit être un casse tête pour lui, le pauvre. Je préfère être prêtre plutôt qu'à sa place.

- *Qu'est ce que vous pensez du fait qu'il y ait de moins en moins de prêtres ? De moins en moins de personnes qui s'orientent vers cette vocation ?*

Le curé : *La crise de la vocation, elle est partout. C'est un phénomène de notre société occidentale repue, sans espérances, gavée de télé, de jeux télévisés...*

¹⁵ On trouvera dans l'ouvrage de Bernard Alexandre (1988) un témoignage sur la vie religieuse en pays de Caux, c'est-à-dire dans les campagnes du nord ouest de l'agglomération rouennaise.

Points de suspension, parce que j'allais lancer des vacheries, qui expriment la tristesse en fait... J'ai toujours été avide d'élévation pour l'être humain si vous voulez. Je ne dis pas que je suis un saint, loin de là. Mais cette médiocrité télévisuelle qui anesthésie l'être humain, qui le gave d'une pensée de masse, qui la plupart du temps est fausse, ça me fait énormément souffrir. (...) je suis très inquiet pour l'avenir de la civilisation occidentale et le manque de vocations qui est partout, et plus particulièrement dans l'Eglise à cause de ce qu'est notre société moderne. Le progrès ça a du bon aussi, mais un progrès sécularisé, coupé de sa source divine. (...) Dans notre société, y a une espèce d'auto-mépris de l'Homme, alors qu'en même temps il croit être le roi de la terre, on est en plein paradoxe. Je ne comprends plus, et le vis très mal comme prêtre. C'est ce paradoxe constant qui fait que notre parole se heurte à un mur. »

Elodie Horville, Amélie Lecointre

Une offre religieuse diversifiée

On a vu plus haut que selon le jour de la semaine, le type de paroisse observée, mais aussi la place occupée dans l'édifice religieux, etc., le public varie. A cette diversité correspond aussi une diversité dans l'offre religieuse proprement dite, qui en vient parfois à se « caler » sur le groupe socialement dominant dans la zone géographique considéré, au risque d'ailleurs de mécontenter les groupes minoritaires (Cf.Boulard, 1954, p 75)¹⁶. La diversité des sites observés par les étudiants a permis de mettre en évidence l'existence d'un espace religieux différencié. Ainsi, il est manifeste que dans l'agglomération rouennaise existe déjà une hiérarchie interne des différentes églises, elle-même liée à la qualité sociale de leur public, à leur richesse patrimoniale, etc. C'est ce qu'explique ce curé de quartier de 72 ans, dont les paroissiens sont aussi très âgés: « *Le fait que ce soit un quartier pauvre se reflète dans l'état de l'église. L'église St Z est très mal chauffée, « comme en 14 » dit le curé, ce qui n'est pas le cas de toutes les églises. C'est de la « concurrence déloyale » d'après lui. Suivant le quartier où elle est implantée, une église ne dispose pas des mêmes moyens. (...) « Nous, on n'est pas un circuit touristique. Ils vont*

¹⁶ L'ouvrage du chanoine Boulard est à recommander. En effet, celui-ci offre une synthèse de sociologie religieuse très pédagogique et pleine d'enthousiasme.

à la cathédrale, Ste Jeanne d'Arc, parce que c'est Ste Jeanne d'Arc, Saint Maclou, parce que c'est réputé. Mais nous, y a personne, non y a pas, y a personne. Nous c'est une église de quartier, c'est les gens du quartier point final. Y a pas à chercher ailleurs, personne viendra. (...) Les jeunes si vous voulez, ils viennent pas chez nous. Parce qu'il y a des vieux. Donc ils vont aller à Ste Jeanne d'Arc, à St François (inaudible), là où est ce qu'il y a des jeunes. Parce que chez nous, il n'y a pas de jeunes. Les jeunes des lycées, ils ne reviennent pas. » (Karine Gagneux) A l'espace des églises correspond manifestement un espace des publics, comme des pratiques et des discours. Les étudiants ont observé des pratiques traditionalistes et d'autres plus « décontractées ».

Un prêtre proche de ses paroissiens

Après avoir décrit son habillement de ville (col roulé et pantalon en jean), les observateurs écrivent : *« Dix à quinze minutes avant le début de la messe, le prêtre sort du presbytère pour se diriger vers la porte principale de l'église. Il commence par faire un signe de croix en entrant, puis se dirige vers les personnes qui l'assistent pendant la messe pour les saluer. Il serre la main aux hommes et fait la bise aux femmes en leurs mettant la main sur l'épaule. Après avoir discuté quelques minutes sur leur santé ou la préparation de la cérémonie, il va se changer dans la sacristie en laissant la porte ouverte. A la suite de quoi, il salue et échange quelques mots avec les personnes assises aux premiers rangs puis se dirige vers celles qui font la queue au milieu de l'église pour déposer leurs intentions de prières. Après quoi, il arrive à l'entrée principale de l'église où il se fait « assaillir » par de vieilles dames qui lui font la bise et prennent de ses nouvelles. Il semble connaître tout le monde : il fait la bise à quasiment toutes les femmes et demande des nouvelles de leur famille : « Vous allez bien ? Et vos enfants ? » Certaines personnes voyant le curé abrègent leurs conversations pour se diriger vers lui en posant toujours la même question : « Bonjour Antoine, vous allez bien ? » Il reste ainsi à l'entrée de l'église pour accueillir les nouveaux arrivants jusqu'au moment du premier chant. Le prêtre se dirige alors par l'allée centrale vers le chœur en chantant fort et en saluant de la tête les personnes qu'il n'a pas encore vues, tout en gardant les mains jointes sur son ventre. »*

Elise Lemercier, Damien Verrière

Cette observation contraste fortement avec celle réalisée à l'église catholique non romaine Sainte Marie de Mont Saint Aignan, qui en est restée à la messe d'avant Vatican II, et dont le public excède largement le cadre de l'agglomération rouennaise, voire départemental (résultat tiré de l'observation des plaques d'immatriculation des voitures des fidèles).

Un style hiératique

Eglise Sainte Marie de Mont St Aignan, messe de 9h15 du dimanche 21/02/99

« Ce sont beaucoup de « vieux pomponnés » en tailleurs, « costards » de couleurs sombres avec des chaussures de ville cirées. Quelques personnes paraissent de classe moyenne avec la casquette-jean-chaussures de ville. Celles d'apparence aisée sont au milieu et devant. (...) L'homme, dans le couple, s'asseyait presque toujours en bout de rang, après avoir laissé préalablement la femme passer. (...) Le prêtre était revêtu d'une chasuble blanche avec une étole violette ; il portait un chapeau dont le nom exact m'est inconnu et tenait un bâton de sa main droite, avec la paume de sa main gauche tournée vers le ciel. Les deux assistants (peut-être eux aussi des curés ?) étaient vêtus de la même manière sans le chapeau et le bâton, et « l'accessoiriste » avait une soutane blanche. Dans un silence mortuaire et d'un pas humble, ils prirent chacun leur place. L'accessoiriste, donnant le micro et certains outils nécessaires à la communion, alla sur la droite de l'autel et les assistants entourèrent le prêtre de chaque côté devant l'autel. Le prêtre se tourne, les têtes se baissent et nous priâmes (excepté moi). La cérémonie, s'apparentant à une superbe mise en scène façon music-hall, se déroula en trois temps avec l'Oraison, l'Épître et l'Évangile. Au trois quarts chantée, plus en latin qu'en français, la messe se structure par une gestuelle précise (ainsi que les paroles) de la part des différents « agents » en place. (...) Le regard se dirigeait sans cesse vers le prêtre qui fit la messe et son rituel pratiquement toujours de dos, face à Jésus-Christ en hauteur. (...) Lors de la quête, il m'a été possible de voir des billets de cent et cinquante francs, avec des pièces de dix ou cinq francs. Dans un désir de « paraître » je mis d'ailleurs cinq francs et payai ainsi de ma personne pour cette observation. (...)

Vint l'instant de la grande hostie, qu'il leva au ciel et de dos, face au Christ, il fléchit le genou plusieurs fois et à chaque fois le servant fit tinter les clochettes : « Jésus mon maître et mon sauveur » s'exclamèrent les fidèles. (...) Après deux ou trois prières et un chant, le prêtre annonça la fin de la messe. Les portes étaient ouvertes en grand. On lui remit son chapeau et redonna son bâton, puis ils repartirent dans le même ordre, à la différence qu'il remuait son bâton en regardant les fidèles, sûrement pour les bénir. (...) A la sortie, deux « quêteurs » de 1m 80 (plus grands que les premiers) figés comme des statues, regardaient sévèrement les gens. Beaucoup redonnaient de l'argent. Tous à la queue leu leu, nous sortions après avoir serré la main d'un curé assez vieux. Moi même, je le fis.»

Dany Gaillon , Nicolas
Santarromana

Les églises ne disposent donc pas des mêmes ressources, ni du même public, des mêmes prêtres, des mêmes prestations religieuses, etc. Des différences significatives existent aussi dans les pratiques rituelles des prêtres de l'église catholique romaine. Certains embrassent encore l'autel ou la bible avant de commencer à officier, usent d'un encensoir, ont recours au latin, etc. Ainsi, les chants en latin subsistent encore à la cathédrale de Rouen lors de certaines messes de dévots. Mais les fidèles ont parfois du mal à suivre. Témoin, la messe de 10 h du mercredi 3 mars 1999: « *Au moment du chant en latin, il y a eu un trou général, même le prêtre ne se souvenait plus des paroles, seule une personne continuait à chanter.* » (Agnès Deliencourt, Cécile Crampon). Les rites d'avant Vatican II¹⁷ s'oublent donc peu à peu, ce qui expose les prêtres souhaitant les prolonger à des ratés de ce genre. La « modernisation » du rite catholique a favorisé aussi la création de « conservatoires religieux » du type église Sainte Marie répondant à la demande comme aux habitudes d'une minorité de fidèles très typés et socialisés religieusement selon l'ancien modèle.

Les rites ont une histoire

¹⁷ C'est de cette époque (1965) que date l'abandon de la messe en latin, et ce concile essaiera de distinguer : « *ce qui est immuable dans les rites et sacrements et d'institution divine* », de ce qui peut « *varier au cours des âges pour obtenir une participation pleine, active et communautaire des fidèles.* »

La listes des rites tombant en déshérence est impressionnante. En témoignent ces observations étudiantes : « *La plupart des gens font un signe de croix en entrant dans l'église, mais seulement une quinzaine d'entre eux, surtout des vieilles femmes, trempent leurs doigts dans l'eau du bénitier avant de faire ce signe.* » (Elise Lemercier, Damien Verrière) « *Pratiquement personne ne fait plus ces gestes, c'est-à-dire rester debout lors de la communion, lever les bras au ciel quand le prêtre s'adresse à Dieu, mettre le genou complètement à terre lors d'une génuflexion, etc., alors qu'ils sont très pieux. La déférence envers Dieu aurait-elle considérablement perdu de son importance ?* » (Nadège Noirbenne) Une bénévole catholique âgée expliquera aussi : « *Ca existe encore les confessions, mais les gens sont pas très chauds pour se confesser. Mais, vous savez pourquoi ? Les « psychologues » (dit avec une nuance de dégoût dans la voix) à l'heure actuelle, et puis des tas de choses comme ça, oui.* » Toujours à propos du rite de la confession, une grand mère pratiquante dira : « *Je me suis confessée jusqu'à 14 ans. Maintenant, on communie sans se confesser. On se confesse seulement quand on a fait une grosse bêtise. Je me suis confessée il y a quelques années en vacances, car je ne voulais pas le faire ici, car tu connais le curé...* » (Nadège Noirbenne) Or selon les textes canoniques, nul ne peut communier sans s'être préalablement confessé, c'est-à-dire purifié. Une femme âgée raconte aussi : « *Dans le temps, on disait qu'il ne fallait pas toucher l'hostie et maintenant, on nous la donne dans la main. Moi, je continue comme cela. Un jour, il y a quelqu'un qui m'a demandé pourquoi je la prends jamais, et je lui ai dit que non. Moi, je me sens bien comme cela. (...) Il y tellement de choses changées : les baptêmes, les mariages... Moi, je suis dépassée, dépassée... Je vois dans ma famille, les gamins arrivent au monde et ils ne sont même pas baptisés, les parents ne sont pas mariés. Vous savez, c'est la débandade.* » Les étudiants ont remarqué ainsi que seules les vieilles personnes communiaient encore par la bouche, et la symbolique de cette pratique en a frappé plus d'un. L'abandon de certains rites transforme aussi des objets en fossiles, témoins de pratiques anciennes ou tombant en désuétude. Ainsi les confessionnaux et les prie Dieu sont de moins en moins utilisés, ou alors par les enfants, auxquels ils servent parfois de terrain de jeu.

De même autrefois, il y avait obligation d'être à jeun avant de communier et le carême était respecté. Avant Pâques en effet, les catholiques devaient faire preuve d'abstinence, contrôler leurs consommations alimentaires, leurs pratiques sexuelles, etc. L'Eglise n'a manifestement plus le pouvoir d'imposer ce genre de

contraintes (mais on peut aussi penser à ses positions vis à vis de la contraception, du mariage, du divorce, etc.). Dans le bulletin paroissial de Bernay du 21/02/99, on lit à propos du carême: « *Depuis l'allègement des obligations extérieures du carême, nous avons tendance à le gérer individuellement, à notre convenance, quitte à dire qu'il n'existe plus ou à le comparer au Ramadan : « Eux, du moins, le font sérieusement. »* La comparaison avec d'autres religions permet ainsi aux catholiques de prendre la mesure du chemin parcouru. L'Eglise imposait aussi autrefois aux femmes le port d'un chapeau, ou d'un voile, en signe de respect à Dieu. Ainsi nombre de vieilles femmes observées portent des chapeaux, qu'elles conservent souvent lors de l'office. Ces personnes âgées sont comme un écho du passé dans le présent, un écho du monde d'hier, des pratiques rituelles d'hier, et donc d'un mode de socialisation religieuse antérieur.

De même, et sur un plan plus directement idéologique, chaque prêtre adapte sa pastorale à son public. Malgré l'uniformité apparente de la doctrine catholique romaine par exemple, on ne dit pas la même chose à un public de personnes âgées, ou à un public de jeunes. Propos d'un observateur : « *Face à une population assez âgée, le prêtre répond qu'il est encore plus le moment de pratiquer le carême, car chacun de nous vit dans une société pervertie.* » Lors d'une messe dominicale dans une église de campagne comptant une forte proportion d'agriculteurs, un observateur entendra aussi un prêtre critiquer les manifestations de rue et insister sur le fait que : « *les gens ne doivent pas demander des hausses de salaire, mais feraient mieux d'être heureux que Dieu leur ait donné la vie.* » (Dany Delépine). Il existe ainsi un champ des sermons, et il pourrait être intéressant de les collecter systématiquement en les rapportant aux propriétés sociales du public, comme de leurs producteurs. Il n'est pas indifférent aussi de remarquer que la « résurrection » et les promesses d'une « vie éternelle » après la mort, soient évoquées devant un public essentiellement composé de personnes âgées.

Et si le prêtre ne s'ajuste pas, tant dans son discours que dans ses pratiques, il se produit parfois des transferts. Une pratiquante de 23 ans, récemment victime d'une maladie grave et fréquentant l'église Ste Marie, raconte ses déboires avec un prêtre de la banlieue

rouennaise, trop moderne à son goût : « Quand tu vas voir un prêtre à Z qui te dit : « Vous croyez en un tel saint ? Moi je serais vous, j'y croirais pas... » Bah, on se demande pourquoi il fait ce métier là. (...) quand tu vas faire bénir un Saint Christophe et qu'il te dit : « Ca sert à rien... » Pourquoi il est prêtre ? Tu vas faire bénir du buis aux Rameaux, il veut pas traverser l'église pour faire bénir le buis. Et il bénit comme cela de sa place... Non. Enfin le buis, c'est une protection. C'était pas un prêtre... Et c'est lui qui te faisait le catéchisme. Donc, je trouve ça un peu limite. (...) Bon quand j'ai été malade, j'allais régulièrement à la chapelle Ste Marie, c'est plus fort, tu as plus de puissance. Question : C'est à dire plus de puissance ? - T'as plus de force pour agir et c'est un lieu où le Saint est là. » (entretien réalisé par Dany Gaillon et Nicolas Santarromana) Toujours à Ste Marie, existe d'ailleurs une offre de services magico-religieux qu'on ne retrouve pas, ou plus, ailleurs. Par exemple : « *Le ministère charismatique de la guérison spirituelle* ». Une brochure imprimée par cette église et ornée d'images saint sulpiciennes typiques explique ainsi que : « La guérison par la foi au Nom de Jésus-Christ est un ministère qui fait partie intégrante du sacerdoce. En effet, le Christ a demandé à ses apôtres et à leurs successeurs d'annoncer la bonne nouvelle de l'Évangile, d'appeler à la conversion des malades en son Nom . Bien sûr, les malades doivent toujours consulter un médecin, seul qualifié pour établir un diagnostic et donner un traitement. Mais tout chrétien a, en plus, la chance et le pouvoir de recourir au ministère de la guérison spirituelle. (...) Demander une guérison, un secours ou toute autre grâce, est tout à fait normal et légitime. Le « Notre Père » nous fait d'ailleurs demander notre pain quotidien... ».

18

¹⁸ La frontière entre magie et religion est floue, et il est manifeste que les « fidèles » accommodent souvent rites et dogmes à leurs convenances. « *Qu'attendez vous en allant à la messe ? Un peu le pardon de mes péchés, et puis... mes... Que mes prières soient accordées, puisque j'évite toujours d'en demander trop. Mais le peu que je demande, j'aime bien que ça me soit accordé. Et ça a toujours été accordé jusqu'à présent.* » (Catherine Palle, Stéphane Horri) En fait, grande est la diversité des demandes adressées à l'église catholique, ce qui suppose un ajustement continu et une certaine polysémie du discours. Une enquêtrice interroge une catholique militante qui s'occupe notamment de préparer chaque semaine la messe du dimanche matin dans son village : « *Votre croyance, votre foi en Dieu, qu'est ce qu'elle vous apporte dans votre vie quotidienne ? Réponse : Moi, c'est ma vie, c'est toute ma vie. Ce qu'elle peut m'apporter, c'est la joie de vivre. Moi je me dis*

Evoquant le cas de l'église Saint François du Havre, où l'on chante encore en latin et qui a une population assez âgée, ce qui fait d'ailleurs fuir les jeunes du quartier qui vont plus souvent à Notre Dame (une population chasse l'autre manifestement)¹⁹, un bénévole explique qu'il faut pourtant de tout : *« car même s'il n'y a pas beaucoup de monde par rapport aux autres églises, il en faut comme cela. Car les plus anciens notamment apprécient beaucoup. »* (entretien réalisé par Sabrina Boisseau). Toujours dans cette église, existe aussi une liste pour les malades qui est bénie le dimanche matin.

Grâce à cette idée d'espace comme de temporalité différenciés, on comprend aussi pourquoi certaines zones, certains lieux de culte, sont plus facilement observables que d'autres, et pourquoi on y rencontre plus de personnes coopérantes qu'ailleurs. Ainsi, c'est dans la zone où se trouvent les prêtres, mais aussi les imams, ou les pasteurs les plus libéraux, ou œcuméniques, que le terrain est le plus accessible, les interviews les plus faciles à réaliser. Le sociologue y est souvent le bienvenu. Ailleurs, chez les traditionalistes ou les intégristes, la sociologie (synonyme de libre pensée, athéisme, matérialisme, scientisme, positivisme, déterminisme, modernité, etc.) est *a priori* suspecte et mal venue. Témoin, l'échange entre ce prêtre traditionaliste et une jeune étudiante.

Rencontre avec un prêtre traditionaliste

Prise de contact initiale par téléphone :

« Bonjour, mon Père. Je suis étudiante en Licence et je suis amenée à faire dans le cadre de mes études un travail d'observation sur un office religieux. Je souhaiterais vous rencontrer pour en parler. »

que celui qui ne croit en rien, je me demande comment il peut vivre. Il faut donner un sens à sa vie. Autrement, c'est l'effondrement complet. » (Elodie Horville, Amélie Lecointre)

¹⁹Une mère de famille ancienne scoute habitant en milieu rural répond aux questions d'un étudiant : *« A quelle messe allez vous le dimanche ? - 11h 25, jamais 9h 45. - C'est trop tôt ? - Non, parce que c'est une messe où il y a plus de personnes âgées. Donc, les enfants préfèrent quand il y a plus de jeunes. »* (Dany Gaillon, Nicolas Santarromana)

- D'emblée, mon interlocuteur exprime sa réticence à cautionner ce genre de travail qu'il qualifie de « sociologico-laïque » avec une pointe de mépris. Il précise que son discours est de l'ordre de la foi et ne pourra jamais rencontrer le mien : « Ce sont deux lignes parallèles. »
- Je lui réponds : Je comprends tout à fait votre point de vue, mais les questions resteront d'ordre général, etc. Je suis interrompue : « Etes vous d'une famille catholique ? »
- Réponse : Mes parents sont catholiques non pratiquants et ils ont décidé que leurs enfants pourraient choisir, en toute conscience et en toute liberté, leur appartenance à une religion.
- Le père s'insurge sur le bien fondé de ce choix en disant : « Quand un enfant naît, on le présente à Dieu, comme on le présente à sa famille, comme on ne lui laisse pas le choix d'aller ou non à l'école, comme on le vaccine sans lui demander son avis. Et il conclut : « Je ne vois pas ce que vous allez faire à l'église : vous serez comme un éléphant dans un magasin de porcelaine ! »
- Un peu choquée, je lui réponds que je n'imaginais pas ce lieu aussi fermé. Pour finir, il m'autorise à le voir, mais pas plus d'un quart d'heure (j'avais sollicité une demi heure). »

Rencontre avec le prêtre :

« La sacristie est une pièce magnifique, toute en bois : une grande table rectangulaire entourée de bancs occupe le milieu de la salle. Le prêtre est debout, en costume de ville. Il a revêtu son manteau et son cache col et semble prêt à partir. Je me sens très contractée.

« Bonjour mon Père. Je viens suite à mon appel téléphonique pour un entretien.

- Ah ! J'avais complètement oublié !

Pourrais-je enregistrer notre entretien ?

- Non. »

Nous prenons place de chaque côté de la table, près d'une extrémité. Il n'a pas retiré son manteau.

« Je n'ai que quatre questions à vous poser, ce sera rapide. Mis à part Z, quelles sont les communes qui dépendent de votre service ?

- C'est indiqué partout ! Je m'occupe de (...)

Les Français sont en grande majorité catholiques. Concernant les habitants de cette commune, quels sont pour vous les signes de leur croyance ?

- *Si je vous dis que je suis sportif et que je ne pratique pas... Vous voyez ce que je veux dire ? De même si l'on cesse d'arroser une plante, elle meurt et perd ses racines. C'est aussi simple que cela. Etre chrétien mais pas pratiquant, cela ne veut rien dire.*

Le nombre de baptêmes tardifs a plus que doublé en dix ans. Toujours concernant la commune de Z, quel commentaire souhaitez-vous faire à ce sujet ?

- *C'est le symbole d'un monde déchristianisé, car il est bien beau de dire que l'on choisira plus tard. Mais la foi est avant tout une foi familiale. Quand un enfant naît, on le présente à ses oncles, tantes, à Dieu. On lui fait boire le biberon et il faut qu'il avale. C'est l'évolution du monde actuel, un monde paganisé, matérialiste...*

Comment pensez-vous votre rôle aujourd'hui et demain ?

- *Je suis pasteur, et le pasteur est celui qui conduit le troupeau. Je suis un serviteur, mais qui doit savoir user d'autorité. Cette autorité n'est qu'un service qui permet d'aider les autres à grandir. Ainsi, le pape est le serviteur des serviteurs. Mon rôle est donc de conduire le troupeau, mais pas pour soi. Pour Jésus. A quoi va vous servir tout cela ?*

A étayer un travail sociologique sur l'office catholique.

- *L'église est comme un vitrail : elle ne se comprend que de l'intérieur. Elle est un mystère, c'est-à-dire comme une lumière trop forte, mais qui change tout. La vérité de l'église échappe à toute analyse : quelqu'un qui ouvre un corps humain ne voit que le cadavre, pas le vivant. Il faut d'abord aimer l'église pour la comprendre, comme on aime un homme ou une femme."*

Je le remercie et nous nous serrons la main en quittant la pièce. Il ferme la porte de la sacristie à clef et sort de l'église. Je me sens déçue par notre entretien, et aussi soulagée. Dehors, la nuit est tombée. Je suis seule dans l'église dont les lumières ont été éteintes. Mais elle est éclairée par les projecteurs de l'extérieur, ce qui crée, grâce aux vitraux, un décor insolite. Sur les pierres blanches de l'église, des espaces bleus, verts, rouges... redessinent les colonnes, les allées et les voûtes. Ce lieu est vraiment magique et porte à lui seul vers une spiritualité. »

Julie Lefèvre

Sur un plan épistémologique, les propos de ce prêtre sont très intéressants. En effet, on y trouve une théorie de la connaissance condensant toutes les critiques que les croyants de tous les univers où

la croyance joue un rôle essentiel (religion, art, politique, science, etc.) adressent généralement à la sociologie. En raison de son extériorité et de sa volonté de scientificité, la sociologie ne peut prétendre accéder au cœur (sacré) des choses, à ce qui fait le fond de la vie de ces univers. Par définition le sens vécu des agents, et finalement « *l'essentiel* », lui échapperaient.

Rapport à l'objet et productivité scientifique

Pour conclure, nous aborderons la question du rapport à l'objet des étudiants, en la reliant notamment à celle de la qualité scientifique de leur travail. En effet pour nous, cette enquête n'a pas simplement contribué à la récolte d'informations relatives à la vie religieuse en Normandie. Elle a aussi été l'occasion d'aller à la rencontre des étudiants. Dans nombre de cas, il est apparu que leurs travaux en disaient autant sur eux-mêmes, que sur l'objet d'étude. Que ce soit bien sûr quand ils parlaient de leur rapport à l'objet, mais aussi et de manière plus involontaire²⁰ au travers de la culture (religieuse, sociologique ou autre), de la sensibilité, comme des catégories spontanément mobilisées pour décrire et interpréter ce qu'ils voyaient. Ce dernier point nous paraît essentiel. Car pour une sociologie réflexive, toute connaissance d'objet doit aussi nécessairement comprendre une réflexion sur le principal outil de cette connaissance, en l'occurrence le sujet connaissant²¹.

En demandant aux étudiants d'explicitier leur rapport à l'objet²², l'objectif était de leur faire prendre conscience du lieu d'où ils observaient pour décrire cet office, afin notamment de réaliser un exercice d'épistémologie active. La prise en compte des adhérences à

²⁰ Sur la question du témoignage involontaire en histoire, mais le modèle est tout à fait transposable à la sociologie (Bloch, rééd 1997, page 75 et suivantes).

²¹ Auquel il faut ajouter aussi le contexte institutionnel de la recherche, les conditions d'enquête... Concernant ce dernier point (Bizeul, 1998).

²² Les propos des étudiants rapportés dans cette partie étant parfois très « personnels », nous avons choisi de ne pas signaler leur identité.

l'objet a permis à certains de commencer à travailler leur rapport à l'objet, ou de continuer à l'élaborer plus avant, au travers notamment du travail d'écriture, et par là même favorisé la production de travaux de qualité. Il nous semble que le sujet abordé ici, en l'occurrence la religion, est sur ce plan particulièrement riche, attendu qu'il permet de poser, mais de manière radicale, nombre de problèmes auxquels se heurte le sociologue dans son effort pour produire une vision scientifique du monde social. Nous pensons notamment à celui du rapport entre croyance et formation des groupes, communautés, etc.²³

Mais cette invitation à entrer dans une posture critique ou réflexive a été très diversement entendue par les étudiants et cette posture leur était intellectuellement, et socialement, plus ou moins accessible, en fonction notamment de leurs croyances (et donc de leur degré d'intégration / identification au groupe observé), comme de leurs connaissances du milieu et des rites considérés. Par exemple, certains étudiants croyants²⁴ ont réalisé des travaux documentés, très consciencieux (et parfois aussi très « défensifs » en raison d'une conception un peu naïve de l'objectivité) mais sans recul aucun, et

²³ Sans doute est-ce pour cette raison que les pères fondateurs de la discipline (Marx, Weber, Durkheim) ont consacré une part importante de leur travaux à l'étude de la religion, ou de « l'idéologie ».

²⁴ Lors des cours, on remarque que quelques étudiantes portent une croix autour du cou, ce qui peut aussi être rapproché de la vision de plus en plus « sociale » ou « humanitaire » (et donc de moins en moins politique? Cf. le rôle de cette discipline en mai 68...) de la sociologie de nombre d'étudiant(e)s. Il faut signaler aussi que la Normandie a une tradition religieuse assez conséquente, Rouen étant souvent décrite comme la ville « aux cent clochers ». Néanmoins le fait d'être croyant, et surtout d'afficher publiquement sa croyance, n'est semble-t-il pas très bien perçu au département de sociologie (qu'en est-il à ce propos en droit ou en médecine par exemple?). Cela heurte le conformisme ambiant, et expose à la raillerie du groupe des pairs. Après avoir expliqué qu'elle vient d'un milieu très croyant, une étudiante écrit : « *Aujourd'hui, j'ai réussi à faire la part des choses. Je me suis rapprochée de la religion, celle-ci m'apparaissant comme un remède à bien des maux. Je n'ai plus honte de dire que je suis croyante, j'en suis même fière, car j'ai fait toute seule la démarche vers la religion. Je n'aurais pas pu continuer, si je n'avais fait que la « subir.»* La majorité des étudiants semble avoir reçu une éducation religieuse catholique et entretient de ce fait (comme leur enseignant d'ailleurs...) un rapport de familiarité plus ou moins distancié avec cette religion (cet arrière plan culturel commun assurant sans doute une sorte connivence implicite). Mais comme le montrent certaines descriptions, la déchristianisation est bien réelle aussi, et ce travail pourrait servir de document pour en faire la chronique.

rappelant plus un manuel de catéchisme ou un guide touristique²⁵, qu'une recherche scientifique. Et de fait, il est difficile pour un croyant ou un indigène, de mettre son groupe d'appartenance et sa croyance à distance (et donc implicitement en doute), afin de les observer, décrire de l'extérieur. C'est lui demander d'adopter une position limite, quelque peu contradictoire, fondamentalement relativiste, et en un sens sacrilège.²⁶ Cette extériorité au groupe, et à la croyance qui fonde le groupe (étymologiquement, la religion est justement ce qui relie les hommes entre eux et contribue donc à fabriquer les groupes), n'est d'ailleurs pas sans rappeler la position marginale ou ambiguë qu'occupent souvent les « informateurs » dans leur milieu.

Pour d'autres c'est l'excès d'extériorité, ou plus simplement la méconnaissance du rite observé, qui ont posé problème. L'absence de culture religieuse de certains étudiants ou binômes (qui assistaient parfois pour la première fois à une messe), les a handicapés. Sans le vocabulaire et la culture adéquats, comment décrire, nommer, et finalement comprendre ce qu'on voit? Le repérage des étapes de la messe a ainsi parfois posé problème : *« tellement les choses se faisaient vite et tellement il y avait de mouvements. En effet, la messe est une succession de lectures de textes, de chants, de prières et d'interventions du curé. Ce n'est que par la suite, et grâce à nos informateurs, que nous pourrions réellement détailler et distinguer*

²⁵ Le protocole d'observation demandait aux étudiants de décrire en détail les lieux de culte observés. Cette description a très rarement été sociologique, nombre d'étudiants tombant alors dans le travers *Guide bleu* notamment ceux ayant travaillé dans des édifices religieux prestigieux (l'existence de sources écrites favorisant manifestement ce genre de dérive et permettant de faire de la page à bon compte). C'est là sans doute, à côté de l'absence à peu près généralisée de mobilisation de concepts sociologiques, un des points les plus faibles de leurs travaux, que la profusion de photographies, plus décoratives qu'informatives et très rarement commentées, ne permettait guère de surmonter. Sur la question de l'usage plus que minimaliste des « documents » par les étudiants, voir l'article de Y.Fijalkow dans le même numéro.

²⁶ Pour un croyant par exemple, les hosties ne consistent pas simplement en, je cite un étudiant qui a manifestement pris grand plaisir à cet exercice d'objectivation : *« de petits ronds blancs, plats, de trois centimètres de diamètre environ »*. Dans une hostie il y a le corps du Christ, c'est-à-dire une chose sacrée. Et la religion nous enseigne justement comment se comporter avec les choses sacrées.

*toutes les étapes d'une messe. » Ce sont ces mêmes étudiantes qui, fort joliment d'ailleurs, parleront: « d'une petite maison illuminée appelée tabernacle ».*²⁷ Mais inversement, l'éloignement de certains étudiants vis à vis de toute forme de religion a parfois été à l'origine d'aperçus intéressants, rappelant notamment la position de l'ethnologue assistant pour la première fois à un rite inconnu.

Une vision du dehors

Messe du vendredi 19 novembre 1999, 18h30, cathédrale Notre Dame, Le Havre

« Toujours sur notre chemin, nous nous sommes retrouvées devant la reconstitution d'une ferme. En effet, se tenait une sorte de table, un décor en carton dans lequel un berger et plusieurs animaux en bois, tels des moutons, des ânes... Bien que plusieurs éléments soient absents, cela me rappelait la crèche. Et nous étions d'accord pour justifier cette présence en vue des fêtes de Noël. (...) Un petit peu plus loin, nous pouvions découvrir le confessionnal, petit meuble en bois. Nous nous sommes alors demandés s'il y avait encore des personnes qui se confessaient, ou bien si on ne voyait ça que dans les films. (...).

Lorsque le prêtre arriva devant sa table, tout le monde se leva, nous y compris. Le curé était un homme d'environ 45 ans, il portait des petites lunettes, les cheveux très courts et il était vêtu d'une « soutane » blanche, avec une sorte « d'écharpe » rouge (je suis désolée pour le vocabulaire non approprié). (...) Je dois avouer qu'au tout début, il était difficile de se concentrer sur les paroles du curé, Anne autant que moi étions absorbées par la réaction des gens autour de

²⁷ Cette anecdote n'est pas sans rappeler celle d'Henri Peretz qui, dans son ouvrage sur l'observation (Cf. note 3, 1998, p 91), rapporte le cas d'étudiants décrivant ainsi un prêtre catholique: « *Le prêtre, âgé environ de trente ans, était habillé en boubou blanc et « chipa » à la tête.* » En fait, Henri Peretz enseigne à Paris VIII, soit dans une université de la banlieue nord de Paris qui, à la différence de celle de Rouen, accueille un fort pourcentage d'étudiants d'origine maghrébine et africaine.

nous. En effet, dès les premiers mots du curé, nous remarquions un changement d'attitude. Les uns fermaient les yeux, les autres joignaient leurs mains comme s'ils priaient. (...)

Le curé continuait à réciter de belles paroles, qui ont eu du mal à captiver notre attention. Cependant, nous remarquions qu'une phrase revenait souvent. A savoir le curé disait : « Que le seigneur soit avec vous. » Et le public tout en chœur répondait : « Et avec votre esprit ! » Nous étions les seules à rester muettes ! (...) A ce moment, le curé se dirigea vers une petite boîte dorée et sortit une sorte de coupelle de laquelle dépassait quelque chose, de forme arrondie. Nous avons vite compris, grâce aux paroles du curé, que cela représentait le corps du Christ. Après quelques paroles, il prit cette chose et l'a mise dans sa bouche. Ensuite, il prit une sorte de tasse en porcelaine, y versa quelque chose, leva cette tasse vers le ciel et dit : « Le sang du Christ. » Il reposa la tasse et l'essuya. Durant tout ce rite, nous remarquâmes une concentration intense des personnes autour de nous. Le fait qu'il essuie sa tasse évoquait pour nous un symbole de pureté. Dans le sens où le curé voulait éliminer toute trace d'impureté.

A plusieurs reprises durant la cérémonie, le curé baissa la tête, comme pour saluer Dieu (nous supposons), le public faisait toujours de même, sauf Anne et moi. Cependant après ce rite concernant « le corps et le sang du Christ », nous étions tellement prises par la scène que nous observions, que notre tête se baissa automatiquement en même temps que tous les autres ! Puis, nous nous sommes regardées avec un sourire en coin, trouvant cette situation ridicule, pour nous qui ne sommes pas croyantes. (...) A ce moment là, nous avons vu l'homme aux cheveux roux prendre sa tête entre ses mains et appuyer assez fortement, comme s'il voulait absolument que sa prière soit entendue et que son problème (encore une fois je suppose qu'il avait un problème) soit résolu. On pouvait voir les gens se concentrer sur leur prière, à nouveau on les sentait seul avec Dieu. (...) Pour moi, les paroles du curé étaient insignifiantes, alors que certaines personnes fermaient les yeux, ou bien les avaient grands écarquillés, je ne pouvais ressentir et donc comprendre ce qui se passait à l'intérieur de ces gens. Toutefois, ce qui était clair et évident, c'est qu'après cette cérémonie, ces personnes paraissaient détendues, apaisées, comme ayant accompli leur devoir ! »

Les étudiants de confession catholique ayant fait l'effort de s'intéresser à une autre religion ont fait eux aussi l'expérience déroutante de l'altérité culturelle. Si le culte protestant s'est avéré assez proche (quoique certains se déclarèrent choqués par la décontraction du pasteur, voire son humour, par les interventions inopinées des fidèles, comme par le caractère très charismatique ou émotionnel de certains cultes minoritaires, qui n'était d'ailleurs pas sans poser de manière particulièrement aigüe la question de la « participation » des observateurs au culte en question...), le culte musulman ou juif fut particulièrement hermétique. A ce moment, les étudiants purent mesurer tout le travail d'acculturation préalable nécessaire à la compréhension du phénomène observé. Conscient de cette difficulté, un binôme ayant reçu une éducation religieuse catholique a préféré observer un culte évangélique: *« Une célébration juive ou musulmane, avec nos connaissances encore limitées, tant au niveau de la culture religieuse que linguistique, nous aurait semblé très hermétique. Par conséquent, nous aurions perdu trop d'informations. Donc pour ce premier travail de terrain, nous cherchions de l'inconnu avec un soupçon d'aventure, mais que nous soyons aptes à décoder sans trop de difficultés. »*²⁸

Un des travaux les plus remarquables a été rédigé par un binôme dont un des membres est issu d'une famille très pratiquante, mais est devenu athée par la suite. Sa connaissance intime du rite et sa prise de distance ultérieure en ont fait un observateur perspicace, très attentif à la dimension corporelle du rite. Il décrit ainsi son rapport à l'objet : *« Donc, mon rapport à l'objet se réduisait au début de l'exercice à une véritable « haine » envers tout ce qui peut ressembler à une religion, et plus encore envers tous ceux qui la pratiquent. Pour observer une messe, j'ai dû surmonter ce sentiment et le dépasser. Tentant d'être autant que possible objectif, je me suis interrogé sur*

²⁸ Il semble que les croyants soient souvent de meilleurs observateurs quand ils étudient une autre religion, et donc une autre communauté que la leur. Alors la prise de distance, l'objectivation, paraît plus aisée et la méthode comparative peut être utilement appliquée. Et de fait, il est généralement plus facile d'objectiver les autres que soi-même... Mais ici encore, et comme pour chacune des postures décrites dans cet article, des dérapages (parti pris, idéalisation, projection, etc.) sont possibles.

chaque mot employé dans la description des séquences, des rites et des gens. (...) L'obstacle majeur fut de dépasser mon « animosité » et les jugements portés sur les participants lors de mes descriptions. » Cet étudiant ajoute ensuite qu'ayant réalisé l'observation avec un camarade sans culture religieuse, celle-ci a pu ainsi être « pondérée ». Au passage, il paraît important de souligner l'importance du travail de groupe. En effet, les 2/3 des étudiants ont travaillé en binôme, et il semble bien que la constitution de binômes contrastés tant au plan du rapport à l'objet, de la culture religieuse, mais aussi du sexe comme d'autres propriétés socio démographiques et scolaires, soit bénéfique et favorise un enseignement mutuel des apprentis sociologues.

A quantité de travail égale (même nombre d'observations, d'entretiens, etc.), et dans les limites du dispositif d'enquête utilisé ici, il semble que les meilleurs travaux soient souvent (mais il y a des exceptions bien sûr) le fait « d'indigènes » ayant pris ensuite biographiquement, mais aussi intellectuellement, des distances vis-à-vis de l'objet, ou du public observé, et capables de mobiliser leur culture sociologique pour construire leurs observations et exploiter rationnellement leurs connaissances intimes du milieu. Tout le problème consistant alors à trouver « la bonne focale » vis à vis de l'objet d'étude, de façon à être ni trop près, ni trop loin de celui-ci. Certes, la plupart des étudiants se sont éloignés de la religion (catholique) après avoir rempli leurs « obligations religieuses »²⁹. Mais cet éloignement ne paraît guère avoir été réfléchi ou élaboré, ces derniers se retrouvant alors le plus souvent dans un rapport de familiarité faussement distancié à l'objet d'étude, et finalement

²⁹ La religion semble avoir été vécue comme une contrainte sociale par nombre d'étudiants, qui ne sont plus retournés régulièrement à la messe après leur communion. Ce qui rejoint d'ailleurs leurs observations relatives au public. Ainsi la tranche d'âge des 20/30 ans (celle des observateurs justement) est la plus rare dans les églises (« *c'est l'âge difficile pour la foi* » dira une bénévole catholique âgée), et un observateur écrira : « *Les jeunes sont généralement accompagnés de leurs parents, ou de leurs grands parents.* » Ce qui rendait la présence des binômes étudiants particulièrement remarquable, notamment lors des offices du soir, ou de ceux comptant une faible assistance. Cette arrivée inopinée de jeunes a déclenché parfois la curiosité, et des tentatives d'approche (voire d'accroche dans certains...) de la part du personnel religieux. A ce moment d'ailleurs, nous avons pris conscience du risque auquel nous exposons les étudiants.

sociologiquement peu productif³⁰. Ce qui peut d'ailleurs être rapproché du retour de l'habitus religieux expérimenté par certains.

Le retour de l'habitus

Avec étonnement, des étudiants ont remarqué que bien qu'ils ne soient plus allés à la messe depuis longtemps, ils se souvenaient encore des différents gestes et prières. Une observatrice raconte : *« je connais le déroulement d'une messe pour y être allée durant toute cette période qui précède la profession de foi. C'est comme une sorte de conditionnement. Les chants, je les connais quasiment par cœur, puisque je les ai entendus plus d'une trentaine de fois. On était obligé de les chanter, même si souvent notre jeu favori était de faire bouger les lèvres sans que ne sorte un son. Je me suis rendue compte que, quand bien même je ne me sentais pas investie dans ces instants, les paroles défilaient dans la tête et se chantaient toutes seules. Depuis une vingtaine d'années de non pratique religieuse, c'est assez impressionnant de voir que presque rien n'est omis. C'est enfoui dans un coin de la mémoire mais le lieu, un son, une parole font bien malgré moi resurgir tout cet apprentissage. »* Reprenant la métaphore archéologique (et freudienne) de l'enfouissement, une autre étudiante écrira : *« Tous ces gestes et paroles étaient « enfouis » en moi et sont ressortis comme ça, sans que je m'en rende compte. Je pense que lorsqu'on est enfant, les choses s'imprègnent plus facilement et que certaines y restent à vie. »*

Tout cela était donc déposé, tels de petits ressorts pour reprendre la métaphore bourdieusienne, dans le corps et la mémoire des étudiants, et prêt à se détendre à la moindre occasion. Recevant les stimuli adéquats, leur habitus religieux s'est réveillé et l'automate qui est en eux s'est remis à fonctionner. Ce qui avait été incorporé, déposé dans les corps et les esprits lors de l'enfance, était prêt à

³⁰ On voit ici comment le développement de la sociologie des religions est inséparable de celui d'une sécularisation des sociétés, comme des consciences individuelles. Dit autrement, c'est la sortie progressive des sociétés occidentales de la religion qui a favorisé l'avènement d'une sociologie des religions. En effet ici comme ailleurs, et pour reprendre la formule hégélienne (rééd 1982, p 59) : *« La chouette de Minerve ne prend son vol qu'à la tombée de la nuit. »*

resurgir. Et l'on peut au passage se demander si le retour à la religion de certaines personnes âgées ne s'effectue pas au travers de ce genre de réactivation. Il apparaît donc que la socialisation religieuse est inséparable d'un travail sur le corps, d'un travail du corps. Ce n'est pas qu'une simple affaire de doctrine ou de croyance. Comme le remarque fort judicieusement une bénévole âgée: « *On prie, qu'on le veuille ou pas, avec son corps.* » Renversant l'opinion habituelle, on peut dire que la religion est peut-être d'abord et avant tout un travail sur les corps, ou sur la bête comme disait Pascal³¹. D'où la difficulté à rompre avec ses croyances religieuses, comme avec les adhésions préreflexives à un tel objet. Car celles-ci sont incorporées, chevillées au corps comme on dit, et contribuent à faire notre être social le plus profond. Pierre Bourdieu (1997, p 168/169) écrit à ce propos: « *Nous apprenons par corps (...) Les injonctions sociales les plus sérieuses s'adressent non à l'intellect mais au corps, traité comme un pense-bête.* »³²

Il nous semble donc qu'une des principales difficultés du métier de sociologue, ou d'ethnologue, est d'arriver à construire cette posture (sociale, mais aussi intellectuelle...) ambiguë, à la fois extérieure et intérieure, conjuguant distance et familiarité³³. Il ne s'agit donc pas, comme le signifie le prêtre traditionaliste cité plus haut avec ses deux lignes parallèles qui ne se rejoignent jamais, ainsi que toute une tradition qui après Dilthey opposera l'expliquer et le comprendre, d'être dans ou hors de l'objet d'étude. En effet une telle alternative opposant subjectivisme et objectivisme nous paraît mutilante, tant

³¹ Le cas de la religion Zen, où l'appareil dogmatique ou métaphysique est peu développé et qui repose essentiellement sur une pratique de méditation où le contrôle du corps et de la respiration joue un rôle fondamental, est sur ce point très éclairant. Un culte de ce genre a été excellemment décrit par un binôme d'étudiantes, lesquelles ont ressenti d'ailleurs une très grande violence symbolique lors de leur observation participante.

³² On peut rappeler aussi ce que Ernest Renan, rédacteur d'une *Vie de Jésus* (sans miracles, mais où les effets de « champs » sont très bien décrits...) et qui fit grand bruit au 19^{ème} siècle, écrivait dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (rééd 1967, p 21) : « *Au fond je sens que ma vie est toujours gouvernée par une foi que je n'ai plus. La foi a ceci de particulier que, disparue, elle agit encore. La grâce survit par l'habitude au sentiment vivant qu'on en a eu. On continue de faire machinalement ce qu'on faisait d'abord en esprit et en vérité.* » Mais alors, qu'est ce que la croyance?

³³ Il est manifeste que la construction d'une telle posture / position a, comme on l'a vu plus haut, ses conditions historiques, mais aussi sociales, intellectuelles, affectives, etc., de possibilité.

pour l'objet étudié (réduit alors à une seule de ses dimensions) que pour le sujet connaissant (dont une partie des facultés reste inexploitée), et finalement peu productive³⁴.

L'autre idée que nous souhaitons développer est, qu'à l'instar de la religion, la sociologie n'est pas non plus qu'un pur contenu d'idées, détachées de toute pratique ou expérience vécue. A lire les travaux étudiants, c'est pourtant souvent le cas. Rares sont les étudiants (de Licence pourtant, mais ce phénomène s'observe aussi en Maîtrise, D.E.A, voire Doctorat, où le monstre de la « Problématique » persécute encore bien des étudiants...)³⁵ mobilisant la documentation théorique fournie avec le protocole d'observation, ou des concepts scientifiques transmis lors des cours précédents, ou par des collègues, pour analyser, construire et finalement interpréter les données recueillies. C'est un peu comme s'ils étaient allés sur le terrain avec des dispositions ou un habitus essentiellement profanes, plus ou moins efficaces d'ailleurs en fonction de la trajectoire de chacun, mais non cultivées sociologiquement. D'où souvent la fraîcheur de certaines descriptions : « *Lorsque nous sommes arrivées sur la place de la Cathédrale, nous nous sommes senties très petites. Elle est tellement grande, que nous avons eu du mal à la voir toute entière quand nous étions à ses pieds.* » Aussi, les étudiants rapportent souvent, mais sans s'en rendre compte, des « perles » de leur terrain, mais ces « perles » sont rarement exploitées par eux, l'expérience et les concepts se rencontrant rarement dans leurs travaux. De même, les entretiens sont parfois passionnants, mais les étudiants n'en ont guère conscience. Et l'on se demande si leur qualité n'est pas plus liée à la qualité de la relation sociale instaurée par l'étudiant avec son interviewé, à la confiance qu'il a réussi à susciter, qu'à ses facultés à conduire et analyser sociologiquement un entretien. En effet selon Beaud et Weber (1997, p 208): « *Les « bons » entretiens sont moins liés à des qualités techniques qu'à votre propre capacité à susciter et à obtenir*

³⁴ Sur ce point (Bourdieu, 1980). Dans le même ordre d'idée, et sur un plan plus strictement méthodologique, on peut aussi penser à l'opposition ravageuse, et toute aussi mutilante et aliénante, entre approche quantitative et approche qualitative en sociologie, et dont les fondements sont plus sociaux, scolaires ou sexuels, que scientifiques...

³⁵ Concernant l'apprentissage à la recherche en troisième cycle, voir l'article de Jean-Louis Le Goff dans ce même numéro.

—même « *maladroitement* »- la confiance des enquêtés. » Ainsi, et en raison de leur âge, statut, etc., les étudiants obtiennent souvent cette « confiance » (peut-être parce qu'ils sont perçus comme peu interprétatifs, et donc comme non « dangereux ») mais n'entendent alors que de manière très superficielle, ou au premier degré (quitte à s'identifier complètement à l'interlocuteur, à épouser son point de vue) ce que dit l'interviewé. La compréhension dont ils font preuve présente alors le défaut majeur de ne pas être consciente d'elle-même, c'est-à-dire critique ou réflexive.

Ce qui interroge sur la manière dont ils s'approprient, et dont on leur enseigne, la sociologie. Mais peut-être faut-il voir aussi dans ce phénomène (particulièrement exaspérant quand on veut transmettre un rapport pragmatique, et non fétichiste, à « la théorie ») un des effets des modalités traditionnelles d'enseignement qui, du collège à l'université, restent encore très scolastiques et n'habituent donc guère les élèves, puis les étudiants, à entretenir un rapport instrumental, pratique, et finalement non aliéné, à la théorie³⁶. Et on peut penser que la logique essentiellement dissertative des examens et des concours ne les prédispose guère à cela... Cela dit, les étudiants en sociologie ne sont pas non plus des « cracks » de la dissertation. Or pour rédiger une Maîtrise, un rapport de recherche, il faut aussi savoir écrire, argumenter, faire un plan, développer sa pensée... On retrouve ici les difficultés propres à une discipline à la fois empirique / pratique (et demandant un goût, une curiosité véritable pour les « choses » comme pour les gens) et théorique (livresque), et nécessitant donc un double système de compétences. Où l'on voit que, contrairement à un préjugé couramment répandu chez les étudiants (Soulié, 1995, p 91), la sociologie n'est pas une discipline particulièrement « facile »...

De plus, et comme on l'a souligné plus haut, pour qui tente de la mettre en pratique au travers d'une recherche de terrain, il apparaît que la sociologie est aussi un rapport à sa propre trajectoire, ses croyances, ses « adhérences » les plus profondes au monde social

³⁶ On peut ici penser à ce que Durkheim dit à propos de « la pédagogie réaliste » dans *L'évolution pédagogique en France* (rééd 1990, p 318 et suivantes) ou de l'agrégation de philosophie. Sur cette question, voir aussi l'ouvrage stimulant de Alain Kerlan (1998) comparant les conceptions comtiennes et durkhémiennes de la pédagogie scientifique.

(d'où l'importance du corps), ce qui est d'ailleurs particulièrement visible avec l'objet étudié ici. La faculté des étudiants à entrer dans une posture scientifique nous paraît donc intellectuellement et socialement prédéterminée. Soulevant la question du rapport à l'objet d'apprentis sociologues, on prend ainsi conscience que toute posture scientifique est aussi inséparablement un rapport social, une manière d'être au monde, un rapport doxique à celui-ci, qui est lui-même le fruit de toute une trajectoire, à la fois personnelle et collective³⁷. L'enseignant chargé de sensibiliser des étudiants aux problèmes de méthodologie de l'enquête de terrain est pris alors de vertige. Comment sensibiliser un collectif d'étudiants, aux profils *a priori* très variés, à ces questions de rapport à l'objet ? Comment travailler cette question avec chacun d'eux, en leur permettant finalement de progresser ? L'avantage du dispositif mobilisé ici réside dans son optique comparative permettant un début de réflexion méthodologique systématique. Néanmoins, le cadre temporel limité de l'expérience, comme l'absence de suivi pédagogique des étudiants (à relier au morcellement excessif des enseignements, comme au faible degré d'intégration du groupe étudiant à l'université), font que l'exploration de la plupart des processus décrits ici n'a pu être menée vraiment jusqu'à son terme. De même, nous mesurons mal les progrès réalisés par chaque étudiant. Quel effet a eu sur chacun cette expérience ?

Pour finir, on remarquera que ces problèmes de rapport à l'objet se rencontrent aussi nécessairement en Maîtrise/D.E.A/Doctorat. En effet dans une discipline aussi ouverte et perméable que la sociologie, tant au plan du recrutement que des thématiques de recherche³⁸, nombre de

³⁷ Ainsi, et comme le montre l'histoire et la sociologie des sciences, le développement des sciences en Occident est solidaire du développement social et historique global. Auguste Comte disait : « *Le point de départ (est) nécessairement le même dans l'éducation de l'individu que dans celle de l'espèce* »

³⁸ Cf. la conclusion de l'article de Y.Fijalkow dans le même numéro. Dans une étude portant sur l'enseignement de la sociologie et la recherche universitaire, Michel Amiot (1984, p 285) tire un constat à peu près semblable que celui de Simmel et évoque la fonction de « *pavillon de complaisance* » de la sociologie « *appelé à couvrir des produits dont les spécifications ne sont pas contrôlées, élaborées parfois par les membres les plus marginaux des autres disciplines (...)* La sociologie est poreuse, et on lui demande d'accueillir ce que les disciplines voisines rejettent à la périphérie. » Le rapport des sociologues à la « demande sociale » est lui aussi symptomatique de cette ouverture, qui à la fois freine le

chercheurs travaillent sur des objets qui leurs sont biographiquement proches (par leur origine sociale et culturelle, géographique ou nationale, leur profession ou formation antérieure, leurs engagements politiques, ou encore leurs visées professionnelles, etc.)³⁹ ce qui rend d'autant plus nécessaire ce type de réflexion.

A ce titre, on peut évoquer le cas assez typique de la sociologie des religions qui, en France, a surtout était développée par des clercs, ou d'anciens clercs, important avec eux dans cette discipline leurs préoccupations d'origine. Ainsi, le Chanoine Boulard (1954, p 81 et suivantes) n'hésitait pas à tirer des « *Conclusions pastorales* » de son travail de sociologie des religions. Pour lui d'ailleurs, la sociologie était clairement « *au service de la théologie pastorale* » (p 82). Et aujourd'hui, il est clair que tout un pan de la sociologie du travail, de l'éducation, urbaine, des organisations, etc., remplit des fonctions toutes aussi « temporelles », au détriment sans doute de fonctions plus critiques.

processus d'autonomisation scientifique de la discipline, tout en lui assurant une certaine fortune sociale (crédits de recherche, visibilité médiatique, etc.). D'où la position relativement dominée, comme la faible légitimité, de la sociologie dans l'espace des disciplines académiques, qui renvoie aussi à l'ambiguïté de son régime épistémologique (discipline à la fois pratique et théorique, temporelle et spirituelle, etc.). Position qui, pour finir, vient (cruellement) s'objectiver dans les destinées professionnelles de ses étudiants, le niveau de leurs revenus, etc. (Chenu, 1998)

³⁹ Sur la question de la nature du recrutement étudiant et des choix d'objet en sociologie (Soulié, 1995, ainsi que Piriou, 1999, pages 93 et suivantes). Le fait que la sociologie s'occupe apparemment d'objets exotériques (les « jeunes », la « banlieue », la « famille », « l'école », etc.), et qui paraissent donc accessibles au premier venu, n'est pas sans renforcer sa réputation de « discipline facile ». Et de fait, le sens commun se sent spontanément moins savant quand il s'agit de particules, molécules ou équations...

BIBLIOGRAPHIE

- Alexandre (B), 1988, *Le Horsain. Vivre et survivre en pays de Caux*, Plon, Terre humaine.
- Amiot (M), 1984, « L'enseignement de la sociologie en France », *Revue Française de Sociologie*, XXV, p 281-291.
- Beaud (S), Weber (F), (1997), *Guide de l'enquête de terrain*, La découverte.
- Bizeul (D), 1998, « Le récit des conditions d'enquête : exploiter l'information en connaissance de cause », *Revue Française de Sociologie*, XXXIX, p 751-787.
- Bloch (M), rééd 1997, *Apologie pour l'histoire, ou métier d'historien*, A.Colin.
- Boulard (F), (1954), *Premiers itinéraires en sociologie religieuse*, Les éditions ouvrières.
- Bourdieu (P), 1980, *Le sens pratique*, Minuit.
- Bourdieu (P), 1997, *Méditations pacaliennes*, Seuil.
- Chenu (A), 1998, XX Communication au congrès mondial de sociologie. Montréal, juillet.
- Durkheim (E), rééd 1990, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, P.U.F.
- Durkheim (E), rééd 1990, *L'évolution pédagogique en France*, P.U.F.
- Gadéa (C) et Soulié (C), 2000, « Appel aux inventeurs de lune : Réflexions sur une expérience d'initiation à la recherche en sociologie à l'université », à paraître dans *Genèses*.
- Gruau (M), 1999, *L'homme rituel : anthropologie du rituel catholique français*, Métailié.
- Hegel (G.W.F), rééd 1982, *Principes de la philosophie du droit*, Vrin.
- Kerlan (A), 1998, *La science n'éduquera pas*, Peter Lang.
- Pirou (O), 1999, *La sociologie des sociologues*, E.N.S éditions.
- Renan (E), rééd 1967, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Le livre de poche.
- Soulié (C), (1995), « Apprentis philosophes et apprentis sociologues » *Sociétés Contemporaines*, n°21, p 89-101.
- Suaud (C), 1978, *La vocation, Conversion et reconversion des prêtres ruraux*, Minuit, Le sens commun.

